

CHRISTIAN BOLTANSKI

Les Archives du cœur

13 SEPTEMBRE – 5 OCTOBRE 2008



37^e édition



Christian Boltanski

Les Archives du cœur

la maison rouge
13 septembre – 5 octobre 2008
Mercredi au dimanche 11h à 19h,
jeudi jusqu'à 21h



La maison rouge – fondation
antoine de galbert

10, boulevard de la Bastille – 75012 Paris
Métro : Quai de la Rapée ou Bastille
01 40 01 08 81
www.lamaisonrouge.org
info@lamaisonrouge.org



Le Festival d'Automne à Paris

Informations et réservations du lundi
au vendredi de 11h à 18h et le samedi
de 11h à 15h : 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Cette exposition a reçu le soutien
des laboratoires Takeda



Remerciements : David Souchaud,
Galerie Marian Goodman,
Paris / New York

Couverture :
Christian Boltanski,
Le Cœur, 2006, Vue d'installation
de L'Institut Mathildenhöhe Darmstadt,
Allemagne
Photo : Wolfgang Günzel
P.2 et 3 : *Entre-temps*, 2003 (DR).

Partenaires média du Festival
d'Automne à Paris



Partenaire média de la maison rouge



« L'artiste est quelqu'un qui a un miroir à la place du visage »

En 2005, Christian Boltanski réalise l'installation, *Le cœur*, une ampoule qui s'allume et s'éteint au son du battement de son propre cœur, et nous plonge au sein d'un mouvement perpétuel entre lumière et obscurité, entre vie et mort. En 2008, Boltanski a souhaité donner un prolongement à cette œuvre en proposant de constituer ce qu'il a appelé *Les archives du cœur*. Poursuivant son investigation sur « la petite mémoire » (par opposition à la grande mémoire préservée dans les livres), « cette petite mémoire qui forme notre singularité [...] et [qui] disparaît avec la mort », comme il aime à le rappeler, Boltanski invite chacun des visiteurs de son exposition à enregistrer, dans une cabine prévue à cet effet, les pulsations de son propre cœur et à participer ainsi à la constitution des *Archives du cœur*.

Ce processus de collection croise deux autres préoccupations fondamentales de l'artiste, la dimension de plus en

plus autobiographique de son travail, autour de sa propre disparition qui hante nombre de ses dernières œuvres, et cet intérêt pour le « passage du plus personnel au plus collectif », comme il le dit à Catherine Grenier dans *La vie possible de Christian Boltanski* (Seuil, 2007), avant d'ajouter : « L'artiste est quelqu'un qui a un miroir à la place du visage ».

Initiée par la maison rouge en septembre 2008, l'entreprise d'archivage se tient simultanément au Magasin 3 à Stockholm.

L'artiste souhaite poursuivre cette collecte d'enregistrements parallèlement aux projets qui lui seront proposés dans les années à venir et augmenter à l'infini ce corpus qui sera conservé sur l'île d'Ejima dans la Mer du Japon, où il a prévu l'installation permanente d'une bibliothèque sonore.



« cette idée d'absence qui montre la présence »

Entretien avec Christian Boltanski

Cette exposition en quatre pièces peut être lue comme une synthèse de votre travail...

Au départ, Antoine de Galbert, fondateur de la maison rouge, avait acheté mon *Cœur* – la pièce que j'avais montrée à la galerie Marian Goodman. Comme je m'entends très bien avec Marie Cool et Fabio Balducci, qui exposent également à la maison rouge dans le cadre du Festival d'Automne, il m'avait demandé de réfléchir à un dispositif qui puisse permettre de présenter cette pièce. Cela m'a donné l'occasion de démarrer mon projet de constitution des *Archives du cœur*.

Ces *Archives du cœur* croisent la dimension liée à l'archivage, à l'inventaire, aux réserves, et l'aspect autobiographique et personnel, qui sont tous deux également à l'œuvre dans votre travail...

Beaucoup de mes pièces sont liées à un très grand nombre d'individus :

les 6 000 Suisses morts, des milliers de vêtements, des livres qui ne sont que des listes de noms... Je me suis toujours intéressé à cette contradiction selon laquelle chaque individu est unique, et en même temps, fragile ; d'un côté, un individu est très important, et de l'autre, au bout de deux générations, qui se souvient de lui ? Dans mon travail, il y a toujours beaucoup de monde, et la présence des humains est montrée par l'absence, par le creux : les vêtements, qui sont des objets vides, les photos... Toujours cette idée d'absence qui montre la présence. Le cœur avait pour moi l'intérêt qu'il est comme une photo (chacun est différent) et en même temps qu'il symbolise vraiment l'universel, l'image de la vie. Le cœur, c'est à la fois ce qui est le plus important pour nous et ce qui nous inquiète le plus. Lorsque j'ai montré mon *cœur* à la galerie Marian Goodman, je suis allé chez un cardiologue le lendemain ! Pendant l'exposition, seuls les bébés n'étaient pas inquiets car ils reconnaissent le bruit du cœur de leur mère...

Ces *Archives du cœur* sont donc le

début d'un long processus. Cette machine à prendre des cœurs va voyager, en Colombie, en Corée, en Italie, et tous les enregistrements seront regroupés sur une île de la Mer du Japon qu'un mécène a mise à ma disposition. Si tout se passe comme je le désire, les cœurs vont s'accumuler, mais cette pièce ne sera pas liée à un pays. Enclencher ce projet m'amusait davantage que de faire "une expo de plus". La création de cette archive rejoint la pièce se trouvant au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, regroupant tous les annuaires de téléphone du monde : c'est la même idée, rassembler dans une salle des millions de noms. Cette envie a coïncidé avec cette histoire de l'île au Japon. J'aurais pu mettre ces archives, tous ces sons de cœur sur Internet, par exemple. Mais j'ai compris que ce dont j'ai envie aujourd'hui, c'est de construire des légendes.

Que voulez-vous dire ?

"Il y a une île dans la mer du Japon où sont rassemblés tous les cœurs des hommes" : voilà une légende. En un sens, ce sera vrai, car j'ai vraiment cette île, où je vais d'ailleurs bientôt retourner travailler, et sur laquelle il y aura des techniciens, dans des cabines, auxquels vous demanderez d'entendre le cœur de Madame Dupont : on appuiera sur un bouton, et vous l'entendrez. Mais d'un autre côté, pour atteindre cette île, il faut faire un long voyage, une espèce de pèlerinage – aller à Tokyo, prendre ensuite l'avion pour une ville du Sud, puis un premier bateau, et un second...

Je pense depuis longtemps qu'il y a deux modes de transmission. L'un est plutôt d'origine chrétienne et de l'ordre de la relique – un petit bout d'os, un tableau de Van Gogh (même si Van Gogh est aussi une légende). L'autre suit la tradition orientale (mais aussi la tradition juive) : au Japon, les temples sont refaits tous les dix ans, mais il y a des gens que l'on appelle "monuments nationaux" car ils détiennent le savoir, ils savent transporter le savoir. La légende est aussi une



manière de transporter le savoir. L'objet n'est pas suffisant... Actuellement, je suis à une période de ma vie où j'ai envie de construire des choses à travers le monde. On m'a ainsi proposé de mettre mon installation *L'Horloge parlante* – une œuvre extrêmement angoissante, où un ordinateur que l'on ne peut jamais arrêter égrène chaque seconde, et qui correspond pour moi à l'idée du divin: on peut tout faire, sauf jouer avec le temps, arrêter le temps qui avance – dans les restes d'un cloître roman qui se trouve sous la cathédrale de Salzbourg: je vais l'y installer de manière permanente. Un troisième projet du même ordre est en train de se faire. Un homme très riche vivant en Tasmanie a proposé de travailler avec moi. Il m'a donné une grotte, dans laquelle je vais installer un système de visio-conférence constant avec mon atelier: une caméra y sera installée en permanence, et les images seront projetées en direct sur le mur de cette grotte. Les bandes seront conservées et à ma mort, toute ma vie sera rassemblée dans cette grotte. On pourra s'y rendre si l'on veut, mais là aussi, c'est un grand voyage... Voilà encore une légende: "L'homme dont chaque instant de la vie est à l'intérieur d'une grotte en Tasmanie..."

La dimension autobiographique semble prendre chez vous une acuité particulière à mesure que vous vieillissez.

Il est certain que depuis quelques années, l'aspect autobiographique revient. Un artiste parle toujours plus ou moins de la même chose tout au long de sa vie, il change très peu, et en même temps, il regarde le même objet avec une vue différente selon l'âge. Après m'être pendant longtemps occupé de la mort des autres, il arrive un moment où le sujet devient ma propre mort... C'est là où j'en suis aujourd'hui; je serai peut-être ailleurs dans dix ans.

Le fait d'avoir tellement travaillé sur la mort des autres a-t-il contribué à atténuer l'angoisse de votre propre disparition ?

Je suis un homme très léger et joyeux. Et je le suis plus aujourd'hui que je ne l'étais il y a quelques années.

Au Japon, on a dit de votre œuvre qu'elle était très « zen » : avez-vous une affinité avec cette forme de pensée ?

C'est compliqué, je ne la connais pas suffisamment bien. Je pense que le bouddhisme est la meilleure philosophie du monde, mais il est quasiment impossible d'y entrer quand on est né ici. De plus, je suis quelqu'un d'extrêmement peu religieux et de peu versé dans la méditation. J'aime agir, m'amuser... C'est d'ailleurs ce qui me plaît dans les spectacles que j'ai faits, notamment au Festival d'Automne à Paris avec Jean Kalman et Franck Krawczyk (*O Mensch !*, 2003) : quand je suis avec des amis et que nous faisons des spectacles, on agit vraiment. Au lieu d'être seul, on est avec d'autres, on parle pendant des heures, on trouve des idées, on s'ennuie, on boit, on rit... c'est quelque chose de très agréable. Comme ce n'est pas mon domaine, j'y ai une liberté encore plus grande, je ne connais pas les règles, le milieu, et cela m'amuse encore plus. Les spectacles m'ont énormément apporté, cela a été une période très importante pour moi. J'avais déjà un peu en moi cette idée de chemin dans une exposition – de considérer que celle-ci avait un début, une fin. Le fait de pouvoir se servir d'éléments humains, de sons, d'espaces, m'a beaucoup intéressé – et surtout, ce que je trouve merveilleux, le fait qu'il ne reste rien ; qu'après tout cet énorme travail, ce soit fini au bout de deux ou trois soirs, et que ceux qui ne l'ont pas vu ne le verront jamais. Aujourd'hui, je peux dire qu'à peu près 70 % des œuvres que je fais sont détruites par la suite. Plus que de faire des expositions, ce qui m'amuse, c'est de

monter des projets. Car je crois qu'il y a un énorme danger, pour un artiste, dans le fait de commencer à devenir chef d'entreprise. C'est une vraie lutte pour ne pas tomber là-dedans, ne pas s'enfermer dans un univers, arriver à travailler toutes les échelles, à bricoler des trucs le plus possible. À cet égard, le fait que je sois né à l'art après 1968 a été déterminant pour moi : il faut savoir où l'on met ses désirs.

Quelle est alors votre ambition ?

Vous savez, toute ambition paraît très prétentieuse. Ce que je trouve le plus formidable dans le fait d'être artiste, c'est que l'on peut toucher des gens qui ne vous connaissent pas personnellement, et que l'on peut même les toucher après sa propre mort. Donner de l'émotion à des gens qui sont loin de moi.

Propos recueillis par David Sanson

Les visiteurs qui le souhaitent peuvent participer à la constitution des *Archives du coeur*, en faisant enregistrer les battements de leur coeur dans la cabine prévue à cet effet. Contre une participation, ils peuvent emporter cet enregistrement gravé sur un CD.

Autour de l'exposition

Mardi 30 septembre à 18h00 :

Rencontre avec Christian Boltanski, en conversation avec Thierry Dufrêne, organisée par la maison rouge et l'Institut National d'Histoire de l'Art, dans le cadre des *Rencontres de l'Art contemporain*.

Auditorium de la galerie Colbert, INHA, 2 rue Vivienne, 75002 Paris. Entrée libre dans la limite des places disponibles.

Jeudi 2 octobre à 20h00 :

Le cinéma de Christian Boltanski

Une programmation proposée par Christian Boltanski: *Essai de reconstitution des 46 jours qui précédèrent la mort de Françoise Guiniou* (France, 1971, 26 min), suivi de *La Nuit du Chasseur* de Charles Laughton (États-Unis, 1955, 1h33).

Cinéma Max Linder Panorama, 24, bd Poissonnière, 75009 Paris.